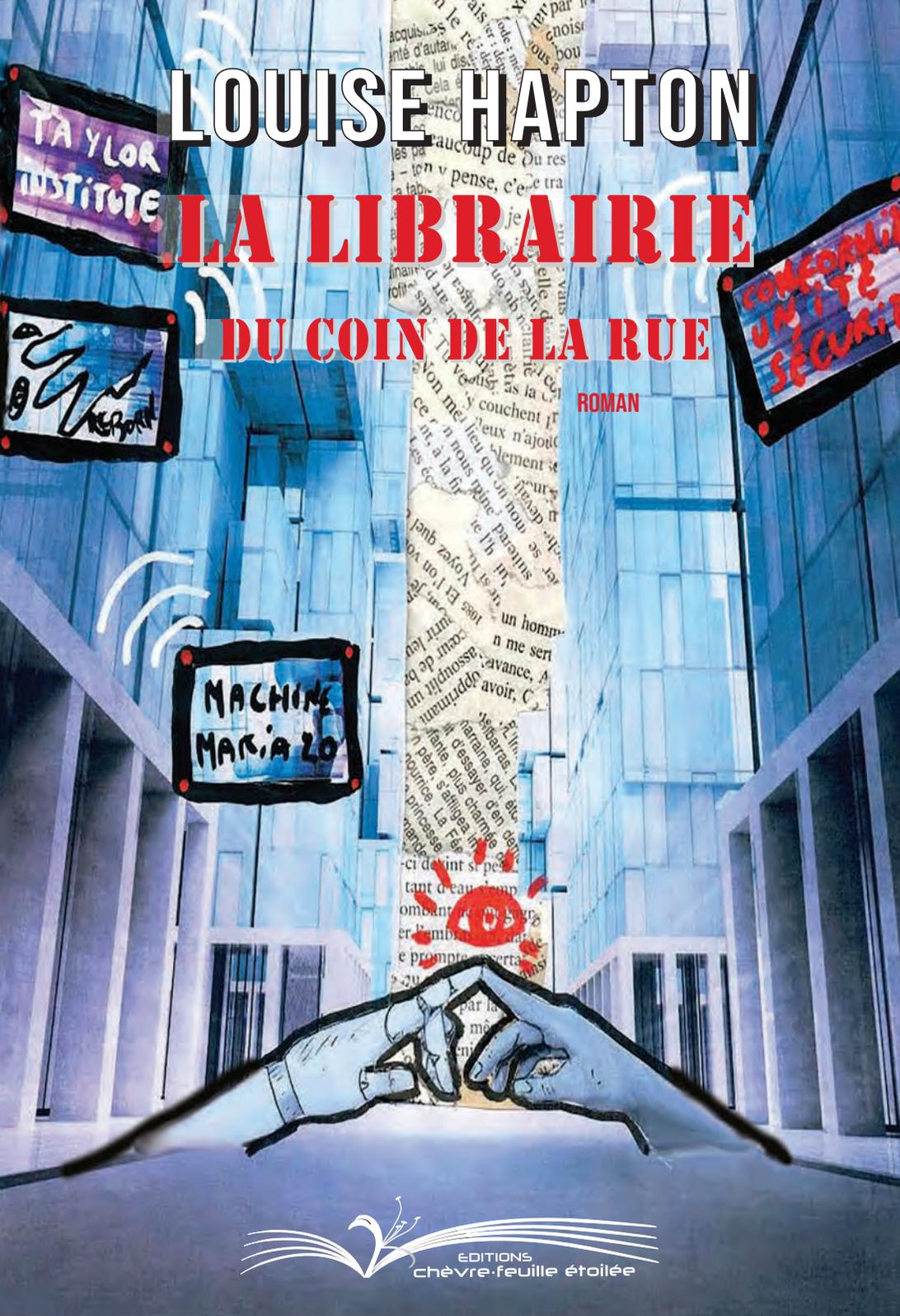


LOUISE HAPTON

LA LIBRAIRIE  
DU COIN DE LA RUE

ROMAN



## DE LA MÊME AUTEURE

**Arnold**, Jets d'Encre, 2019

La Librairie  
du coin de la rue

Collection

*D'une fiction, l'autre*

DERNIERS TITRES PARUS :

- Puisqu'on a marché sur la Lune**, Alexa Faucher, 2022  
**Renâtre**, Janine Teisson, 2020  
**Elles venaient d'Orenbourg**, Caroline Fabre-Rousseau, 2020  
**Icare, mon amour**, Jeanne T., 2020  
**Le Premier Convoi 1848**, Michèle Perret, 2019  
**La Mouette Rieuse**, Clara Delange, 2019  
**Rouges Fleurs, Rouges Cris**, Rose-Marie Naime, 2019  
**Une valise dans la tête**, Rabia,, 2019  
**Les Fivettes**, Eléonora Mazzoni, 2018  
**Mon pays c'est le chemin**, Nathalie Bénézet, 2018  
**En coulisses**, Caroline Fabre-Rousseau, 2017  
**La Formidable histoire de Charles Pipeyroux**, Hélène Pradas-Billaud, 2017  
**La Cavalière**, Jeanne Galzy, 2017  
**L'amer noir**, Nic Sirkis, 2017  
**Tumultes**, Christine Deroin, 2017  
**Ma fille, ne t'en va pas**, Marion Poirson-Dechonne, 2017  
**Les Étoiles de Tchernobyl**, Viviane Campomar, 2016  
**Cri**, Janine Pham, 2016  
**Les Moissons de l'absence**, Nathalie Bénézet, 2016  
**Canimonde 2184**, Janine Teisson, 2016

Louise Hapton

# La Librairie du coin de la rue



© Éditions Chèvre-feuille étoilée  
Montpellier  
bureau@chevre-feuille.fr  
<http://www.chevre-feuille.fr/>  
mai 2022  
ISBN : 978-2-36795-154-6

*à mon frère, Benjamin*



## PROLOGUE

Victor Hugo disait : « Lire c'est boire et manger. L'esprit qui ne lit pas maigrit comme le corps qui ne mange pas. »

Ainsi je me demande un peu plus tous les jours, les gens sont-ils si maigres qu'ils ne peuvent plus vivre ? Je les regarde déambuler depuis la vitrine de mon magasin vide, tous pressés, quelque chose à la main. Ils n'ont plus que leur tablette... mais jamais un livre. Jamais.

Je pense être le dernier. Le dernier libraire de Paris... que dis-je ? Du monde entier. Les bibliothèques, physiques ou virtuelles, ont toutes fermé il y a quelque temps déjà. Les médiathèques, faute de fréquentation, ont été démolies et transformées en fast-food ou en distributeurs de vêtements. Le taux d'analphabétisme a augmenté de trente-cinq pour cent depuis les années 2020 et même avec les sites éducatifs, rares sont les enfants qui apprennent encore à lire.

Il y a une semaine, un énorme camion blanc immaculé s'est garé devant ma librairie. Trois hommes en sont sortis. Ils m'ont dit que si je ne payais pas ce que je devais à l'État, ils seraient obligés de saisir mon commerce ainsi que le petit appartement au-dessus, où je réside seul à ce jour. Ça, c'est ce qu'ils ont dit. La vérité est tout autre. Un projet de loi visant à interdire la diffusion de livres va aboutir. Je serai bientôt dans l'illégalité. Pour ne pas avoir de problèmes, j'ai fait semblant de ne pas comprendre. Je

leur ai donc répondu que je ne pourrai pas payer, étant donné l'immense faillite littéraire à laquelle je devais faire face. Les trois hommes se sont regardés, amusés, et m'ont donné un ultimatum de quelques jours.

J'entends le camion arriver dans la rue, klaxonnant pour écarter les piétons qui sont, comme toujours, en train de traverser la chaussée leur écran à la main. Je le vois se garer près de la devanture vitrée par laquelle je l'observe, pris par l'angoisse. Je ne rentrerai pas chez moi ce soir, ni nulle part ailleurs, et j'en ai pleinement conscience. Pour me consoler, ne serait-ce qu'un tout petit peu, je me dis que de toute façon, personne ne m'y attend.

Les trois hommes entrent, le même air amusé sur leurs figures patibulaires. Non seulement les gens ne lisent plus, mais en plus, ils méprisent ceux qui le font. La lecture est devenue une sorte de savoir tabou et, la médiocrité et la pauvreté de l'âme ayant pris le dessus, je sentais qu'ils avaient du plaisir à mettre les romans, nouvelles et recueils de poèmes qui ornaient les étagères dans de grands cartons. Les fables, les bandes dessinées et les essais dans de grands sacs.

Je savais bien quel serait le destin de ces ouvrages : une cheminée ou une broyeuse, rien de plus.

Voilà. Éric Munet avait remis les clés de son appartement ainsi que celles de sa boutique à l'un des hommes. Il était désormais devant la porte fermée de la librairie, l'observant sous toutes ses coutures comme s'il la voyait pour la première fois. Dans sa main gauche, une petite valise. Sûrement y avait-il mis de quoi survivre pendant quelque temps : nourriture, eau peut-être ? Le peu qu'il lui restait.

Il sortit son écran de la poche arrière de son pantalon, et le déplia telle une feuille de papier. Aussitôt cette action entreprise, l'écran se déverrouilla grâce à son simple toucher. Comme toutes les tablettes, celle d'Éric était dotée de nombreux capteurs d'empreintes.

— Comment allez-vous aujourd'hui, Monsieur Munet ? dit la voix presque humaine de la tablette à son propriétaire.

— Mal. Mais ce n'est pas le plus important.

L'assistante connectée apparut sur le petit appareil : c'était une jeune femme habillée de manière très simple, coiffée

d'un chignon sur lequel une broche trônait. Sur celle-ci, on pouvait très clairement lire « ID : H54EM122 ». Ce même code pouvait se voir sur sa robe blanche et sur les branches de ses lunettes.

— Vous allez mal ? Voulez-vous que j'appelle un médecin ? »

— Non, je veux que tu te déconnectes.

— Je ne puis me déconnecter. Je n'en ai pas l'autorisation. L'écran doit vous suivre jusqu'à votre trépas. C'est la loi.

— La même loi qui m'interdit de lire ?

— Aucun résultat. Je ne trouve aucune loi décrétant l'interdiction de la lecture. Vous n'en êtes pas interdit.

— C'est tout comme...

Un soupir se fraya un chemin hors de la bouche du vieil homme. Il était épuisé.

— Si tu ne veux pas te déconnecter, je n'ai qu'à te forcer à le faire. Au revoir Nathalie.

— Attendez ! cria l'IA<sup>1</sup>, mais c'était trop tard, Éric avait déjà jeté l'écran aux ordures, dans une des poubelles concasseuses que l'on pouvait trouver le long des rues.

Éric avança en laissant rouler à ses côtés sa petite valise autonome sur les pavés de l'avenue, les pensées dans le vide, comme si son être y tombait tout entier. Il regardait les gens se mettre en mouvement autour de lui. La devanture de la boulangerie devant laquelle il passait lui semblait mille fois plus belle maintenant qu'il ne pouvait plus y accéder. Sans écran, aucun paiement possible. La monnaie, les digicoins, était

---

1. Intelligence Artificielle

uniquement virtuelle depuis 2090, l'année de l'avènement de la VII<sup>e</sup> République. Une République démocratique que l'ancien libraire détestait depuis qu'il avait compris une chose : ce n'en était pas une.

Il observait du coin de l'œil les minuscules caméras de sécurité qui ornaient les murs, identiques les unes aux autres, cachées dans les quatre coins des écrans gigantesques qui remplaçaient par endroits les murs blancs monotones. La majorité des gens en ignoraient l'existence, ou n'y prêtaient pas attention. Mais Éric savait qu'elles étaient là. Il savait qu'en ce moment même, quelqu'un le regardait passer devant cette petite boulangerie. Il savait qu'on observait chacun de ses mouvements. Tous, sans exception.

Il savait aussi qu'en jetant son écran, comme il l'avait fait quelques minutes plus tôt, il n'en serait pas moins épié, mais au moins, se disait-il, on ne pourrait plus connaître son identification exacte.

Il continua d'avancer en réfléchissant à ce qu'il allait devenir. Sa plaque d'immatriculation (la broche dans les cheveux de l'intelligence artificielle) était maintenant détruite, et il se retrouvait tel un fantôme, sans identité. Néanmoins, il ne regrettait pas son geste spontané. Il se disait que quitte à être sans-abri, autant être aussi sans-tablette volontairement.

Les « sans-tablette », c'est ainsi que l'on nommait les marginaux, les parias de cette nouvelle société. L'écran était un outil essentiel. Non seulement parce qu'il servait à payer, mais aussi parce qu'il était nécessaire pour communiquer, appeler ; c'était lui qui vous assistait dans votre vie de tous les jours grâce à la domotique, qui gérait votre compte de santé, bancaire, et bien d'autres choses encore. Il était distribué gratuitement à la naissance. Vous n'en receviez qu'un pour

vosre vie entière, et si vous ou vos enfants le perdiez, ou que vous vous le faisiez voler, vous deviez le racheter à l'État. Or, cette tablette avait un prix exorbitant, supérieur à quatre fois le revenu annuel français moyen. Devenaient sans-tablette ceux qui la perdaient et ne pouvaient la racheter, ou les majeurs qui n'avaient plus d'argent sur leur compte. L'écran s'éteignait alors automatiquement au bout de 48 heures, jusqu'à ce qu'une rentrée d'argent supérieure à 500 digicoins alimente le compte. Autrement, elle s'éteignait à jamais et une alarme indiquait aux autorités que vous étiez devenu un sans-tablette. Il fallait être rentable dans la société de 2112, ou disparaître.

Il restait sur la tablette d'Éric 503 digicoins. Il aurait encore pu tenir une semaine ou deux. Mais il s'était dit que dans la rue, sans protection, on lui aurait de toute façon probablement volé son écran, pour le revendre.

Le trafic d'écran était un des fléaux de ce nouveau monde. Un véritable réseau de voleurs et de revendeurs s'était développé, et Paris n'était pas une exception.

De plus, quiconque détenait plusieurs tablettes était un danger pour la République. La plaque d'immatriculation pouvait être piratée, changée, et certains individus recherchés s'en servaient pour réapparaître sous un faux nom. Ces individus étaient principalement des terroristes. Les êtres les plus menaçants, et, de ce fait, les plus méprisables pour la VII<sup>e</sup> République.

\*\*\*

« La nuit tombe. Je ferais bien de trouver un endroit où m'abriter. »

Effectivement, la pénombre se déposait par petites touches sur le ciel de la ville. L'air frais commençait à picoter les joues de l'homme aux cheveux grisonnants, bien que le printemps soit si proche. Il déambulait depuis une heure déjà, mais n'avait toujours pas trouvé où dormir (du moins, s'il y arrivait). Tous les parcs étaient fermés et surveillés par ces mêmes caméras-écrans.

Éric Munet écoutait l'écho de ses pas dans les rues maintenant désertes. Il regardait à gauche : des pics affûtés protégeaient les vitrines des magasins ; à droite : deux gendarmes faisaient leur ronde. Voir quelqu'un dehors après le coucher du soleil était inhabituel. Ça ne se faisait pas, au même titre que parler la bouche pleine. C'était le cas depuis que l'État l'avait décrété en ajoutant discrètement cette règle de savoir-vivre dans la mémoire des appareils d'instruction que les enfants utilisaient. À l'école, plus de cahiers, plus de livres... plus d'écoles d'ailleurs. Tout se faisait depuis le domicile de l'élève. Des logiciels éducatifs reliés à leur tablette leur permettaient d'avoir leur assistant connecté pour professeur. Celui-ci leur enseignait comment vivre, et tout ce qu'ils devaient savoir du monde. Tout ce qu'ils devaient savoir selon le gouvernement, bien entendu. Une sorte de couvre-feu avait donc été instauré, et peu de gens s'en rendaient compte.

L'homme dont la valise le suivait comme un aimant passa donc le plus vite possible devant les deux figures sombres : une jeune femme et un robot, tous deux portant l'uniforme blanc et bleu des forces de l'ordre. Ils le regardèrent passer sans lâcher son regard, et sans bouger, comme si tout leur être était figé, à part leurs yeux.

Après quelques interminables secondes, Éric les dépassa, et il souffla de soulagement.

« Que serait-il arrivé s'ils m'avaient demandé mon écran ? » était la question qui tournait en boucle dans sa tête. Il entendait son cœur tambouriner dans sa maigre poitrine. Un bruit qui cachait celui des pas des gendarmes derrière lui.

Un frisson parcourut son échine. Frisson grâce auquel il eut le réflexe de se retourner furtivement, juste assez pour voir qu'il était suivi. Il reprit sa valise en main et accéléra le pas. Ils firent de même, leur marche se transformant en course. Seule une dizaine de mètres les séparait, et le sans-tablette savait qu'il était perdu. Épuisé, il s'arrêta de courir en plein milieu de la rue, regardant les deux gardes s'approcher rapidement.

— Il est là. En face, dit froidement l'androïde entièrement métallique en avançant.

Plus que huit mètres. Sept. Six... puis il s'arrêta. Sa jeune collègue l'avait stoppé en mettant la main devant ses deux capteurs visuels, et elle faisait, en souriant, signe à Éric de partir. Désorientée, la machine essaya de se défaire de ce qui obstruait sa vision, mais ces quelques secondes perdues avaient amplement laissé le temps au vieil homme de s'enfuir.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi l'avoir laissé s'enfuir ? Je suis persuadé que c'était un sans-tablette.

— J'ai glissé et je me suis appuyée sur ta tête par mégarde.

— Nous autres machines possédons un cerveau artificiel jusqu'à 30 % plus performant que le vôtre, ce qui fait de moi un être supérieur.

— Oui, je sais cela.

— N'essaie pas de me berner alors, ou tu auras quelques problèmes. Rentrons maintenant. Tu dois aller t'expliquer.

Ils repartirent en remontant la rue, qui était désormais totalement vide de vie.